

1

Un début à tout

Samedi 25 novembre 1989

Il arrive que le passé surgisse d'outre-tombe, comme une mine anti-personnel enfouie de longue date, et qu'il vous pète à la gueule, simplement parce que vous avez posé le pied ou le regard au mauvais endroit, au mauvais moment. La faute à pas de chance, en somme...

Il s'appelait Marin Malvie. Marin du côté de son père qui avait sillonné les mers du monde et les bars des alentours jusqu'à plus soif. Et Malvie du côté de son frère dont la sienne de vie avait tourné court. C'est en tout cas comme ça qu'il voyait les choses avant cet après-midi de fin novembre, quand le cours de son existence quitta soudain son lit pour le submerger et l'entraîner si loin de ses bases, sans espoir de retour.

Puisqu'il faut un début à tout, c'est donc sur l'herbe rase d'un terrain de rugby frissonnant sous la bourrasque que cette histoire commença.

Ce samedi-là, l'hémisphère nord et l'hémisphère sud avaient rendez-vous sur le pré où le Quinze tricolore, leader

incontesté au niveau européen depuis plusieurs saisons, affrontait la mythique équipe de Nouvelle-Zélande. Une rencontre qui constituait le plat de résistance de la tournée européenne entreprise par les All Blacks, ainsi qu'on désigne les fameux moutons noirs des antipodes. En guise d'apéritif, les Néo-Zélandais avaient passé au shaker les quatre formations britanniques. Après cette mise en bouche, le match contre la France s'annonçait moins digeste. Jamais peut-être les deux équipes n'avaient été aussi proches ni aussi désireuses de se défier. À présent que les fauves étaient lâchés dans l'arène verte, leur souffle emplissait le stade d'une odeur âcre et dense. Depuis plus d'une heure, tenue en haleine par la plénitude du combat et par l'incertitude de son issue, la planète ovale retenait sa respiration.

Et lui, Marin Malvie, il était en apnée complète au beau milieu de tout ça, travailleur de fond tirillé par l'appel du grand large, louvoyant sans relâche entre gaillards d'avant et cheveu-légers des lignes arrières, plaquant à s'en déchirer les bras, s'intercalant sur chaque attaque en soutien des trois-quarts pour créer le surnombre, fidèle ainsi à l'image de franc-tireur qu'il avait su imposer en une vingtaine de sélections au poste de troisième ligne centre...

... Mais voilà qu'advint cette fichue soixante-dixième minute à partir de laquelle tout s'est enchaîné. Alors, allons-y pour le morceau de bravoure sportive et finissons-en avec le début.

Rien n'était fait dans cette rencontre qui se jouait à un rythme halluciné. Défenses intraitables des deux côtés. Aucun essai n'avait pu être marqué jusqu'ici en dépit du volume d'envie déployé de part et d'autre. Match plein, score vide. Impossible de contrôler un coup de pied avec ce vent imprévisible qui soufflait si fort, en rafales ébouriffantes, et qui ne se décidait pas à choisir son camp. D'autant que les buteurs avaient peu d'occasions d'enquiller les points.

Et puis sur un regroupement dans les vingt-deux mètres où ils se cramponnaient au moindre brin de pelouse, liés comme jamais, les Bleus bousculèrent enfin les Blacks pourtant dominateurs durant plusieurs séquences de jeu. Mis sur le reculoir, le vis-à-vis de Marin parvint à extraire le ballon de son pack enfoncé et à le balancer vers son demi d'ouverture.

Aussitôt, Marin se détacha du wagon de bestiaux pour monter sur l'ouvreur mais ce Néo-Zèd était un prince de la voltige. Au lieu d'attendre le ballon, il s'élança et le dégagea d'une reprise de volée. À l'instant où il se jetait à l'horizontale pour shooter, Marin lui sauta dessus en tendant les bras et le contra. Il reçut l'ovale en pleine poitrine. La violence de l'impact ne freina pas l'élan du joueur français. Il continua sa course en direction de la balle, tombée au sol devant lui, et creva l'écran de fumée formé par les trois-quarts Blacks pris à revers. Il constata que seul leur arrière était resté en couverture. Il l'avait en point de mire mais sa priorité fut d'abord de récupérer le ballon sans faire d'en-avant. Plié à s'en manger les genoux, il le cueillit du bout des doigts et franchit la ligne médiane dans le même mouvement. À quelques pas devant lui, le gars en face essaya de le manœuvrer vers la bordure du terrain. Défense glissée à un contre un, le coup était jouable. Malvie garda une lucidité suffisante pour faire mine de se laisser embarquer. Juste avant d'embrasser le juge de ligne, il redressa sa course et amorça un retour vers l'intérieur, faisant croire à son adversaire qu'il n'allait pas se risquer à glisser son quintal dans le trou de souris qui le séparait du bord de touche.

Lorsque l'arrière des Blacks s'arc-bouta pour l'alpaguer, il repiqua comme un ressort dans le couloir. Pris à contre-pied, le Néo-Zélandais se déhancha pour tenter de faire barrage avec son bras, branche morte que Marin écarta d'un raffut. Et il poursuivit sa course sur le fil, funambule improbable vu son gabarit. La clameur qui enflait des gradins l'envahit, le portant et l'oppressant tout à la fois. Plus que quelques foulées jusqu'à la ligne. Le stade était ceinturé d'une onde de

chair de poule. Au cœur du paroxysme, Marin Malvie n'était plus très clair. Cinq mètres, puis trois, allez, c'était comme fait.

Au moment où il plongeait vers la terre promise au-delà de la ligne d'en-but, il entrevit brièvement une ombre grandir et fondre sur lui. L'obus le percuta de plein fouet. Un obus de 120 kilos placé sur rampe de lancement. Un de ces engins hors normes, capable d'atteindre une cible placée à cent mètres en dix secondes et des poussières. Suffisamment capable en tout cas pour reprendre Marin en travers et le catapulter hors du champ de jeu, éparpillant en ballon mort ses rêves d'essai et son épaule avec.

Putain de Maori.

Pour la petite histoire, ce match qui laissa Marin en chemin se conclut en faveur du XV de France. Les Bleus finirent par écœurer les All Blacks, les obligeant à ravalier leur morgue et à faire le deuil de leur suprématie. En dépit de ce succès d'anthologie, il n'y eut pas de débordements de joie. Les joueurs français, vainqueurs tout autant laminés et perclus que leurs adversaires, ressemblaient à des mineurs réchappés d'un coup de grisou.

Après son vol forcé en direction des tribunes, Marin se désintéressa immédiatement de la partie de campagne qui battait son plein à proximité de son lieu d'atterrissage. Il resta un long moment étendu au bord du terrain, le temps d'endiguer le vertige qui l'étreignait à l'idée de redresser son mètre quatre-vingt-quinze, tandis que les toubibs du banc s'affairaient pour remettre un semblant de tenue dans son épaule en capilotade. Ensuite, il sortit vraiment de l'aire de jeu et il n'y retrouva jamais sa place. Ou alors un autre jeu qui n'avait rien à voir. Un jeu sans règles, auquel il n'était pas préparé et dont le seul enjeu était d'y survivre.

C'est lorsqu'il regagna les vestiaires que l'existence de Marin Malvie vira de bord.

Il longeait le terrain, encore à moitié estourbi et l'épaule en bandoulière, plus attentif à ne pas se prendre les pieds dans le tapis qu'aux encouragements des spectateurs compatissants. Le cœur à portée de lèvres, il se gardait d'affronter du regard la marée humaine qui ondulait, afin d'éviter qu'elle ne lui chavirât l'estomac.

Pourtant, avant de s'enfoncer dans le couloir qui menait aux vestiaires, il leva la tête, histoire de s'imprégner d'une dernière image du Parc des Princes en communion. En balayant les gradins, son regard comme aimanté se brisa net dans son élan vagabond.

Et il le vit : un grand type mince aux cheveux bruns bouclés, le visage émacié avec des pommettes saillantes, des yeux comme des éclats de charbon, et cette allure romantique et vaguement fiévreuse.

La familiarité de ce visage télescopa Marin avec une force décuplée par l'inattendu de son apparition. Il éprouva alors un saisissement comparable à celui que procure aux navigateurs la vision d'un de ces cachalots solitaires quand il remonte des hauts-fonds et qu'il crève la surface de l'eau à l'improviste.

Tétanisé, Marin marqua un temps d'arrêt.

En conversation avec une jeune femme assise à sa droite, l'homme qui avait capté son regard tourna la tête dans sa direction. Il s'interrompit brusquement et aussitôt, il rejeta la tête en arrière. Marin reporta son attention sur la fille qui se tenait aux côtés du grand brun. Après un instant où elle sembla tâtonner à la recherche d'une contenance, elle eut ce geste de placer un magazine en écran devant son visage.

Deux à trois secondes, tout au plus, ce fut bien court pour prendre conscience d'une réalité qui réduisait en miettes tout un pan de sa vie. Bien court mais amplement suffisant pour que Marin Malvie comprenne qu'à partir de là plus rien ne serait comme avant.

De retour dans les vestiaires, étranger à sa propre douleur et emporté dans le flot de ses interrogations, il légua sans

broncher son corps à la science empirique du kiné de l'équipe. Marin le laissa le manipuler à sa guise. C'est à peine s'il sentit comme une décharge électrique l'irradier jusqu'à la moelle quand le praticien lui remit l'épaule en place.

Lorsqu'il entendit résonner le piétinement des crampons sur le carrelage du couloir, il se précipita sous la douche. Incapable d'affronter l'inévitable déferlante de la troisième mi-temps, il resta un bon moment prostré sous le jet, tout entier concentré sur ce tintamarre intérieur qui lui vrillait le cerveau. Tandis que le vestiaire se transformait en hall de gare, il écoutait tomber une à une ses certitudes, entraînées dans leur chute par l'avancée d'une évidence qui semait la confusion sur son passage.

La veille de ce samedi, la Révolution de Velours avait renversé le régime communiste en Tchécoslovaquie. Et deux semaines auparavant, à Berlin, le Mur de la Honte qui séparait l'Est et l'Ouest depuis près de trente ans et qui semblait inébranlable, avait été pulvérisé en quelques heures. Ce que Marin éprouvait était de même nature sinon de même échelle : un séisme de magnitude record venait de bouleverser en un instant toutes ses données personnelles.

Il dut pourtant briser la spirale d'isolement dans laquelle il était plongé et où il égrenait obstinément un chapelet de questions sans réponses. Prenant une profonde inspiration, il se décida à sortir de la douche. Aussi sec, il se fit encercler par une équipe de télévision qu'accompagnait un quidam épais comme un cure-dents.

Manquait plus que ça ! En prime de la timbale que Marin venait de décrocher au jeu du chamboule tout, voilà qu'il avait été désigné par les téléspectateurs comme étant l'homme du match. Puisant dans sa réserve de self-control, il prêta une oreille distraite au gommeux qui lui postillonnait son compliment sous l'œil de la caméra. Marin se fendit ensuite d'un remerciement désinvolte en concluant que, pour faire mieux la prochaine fois, il lui faudrait recevoir cette distinction à titre posthume.

Dans la foulée, un reporter télé essaya de lui soutirer un commentaire pertinent sur le déroulement de la partie, mais Marin coupa court. Devant le manque d'enthousiasme manifeste et la loquacité réduite du héros du jour, le centre d'intérêt médiatique se déplaça en toute hâte vers des interlocuteurs plus volubiles. Marin fut soulagé de quitter les feux de la rampe mais pour finir, il eut encore droit aux félicitations du staff tricolore. Les joueurs quant à eux, marqués par le combat livré, se contentaient pour la plupart de procéder par gestes. Clins d'œil et tapes dans le dos n'appelaient pas de réponse. Et c'était bien comme ça.

Seul Eric Valentin, partenaire de toujours avec qui Marin avait appris à manier le cuir à l'école de rugby, l'obligea à un effort de sociabilité tandis qu'il se rhabillait laborieusement.

– Ça va, Marin ? lui demanda Valentin en s'asseyant lourdement sur le banc. T'as vraiment pas l'air dans ton assiette.

– Ça ira, t'inquiète pas, marmonna Marin guère convaincu.

En se tournant vers son coéquipier, il constata qu'il avait lui aussi payé son tribut à l'effort de guerre. Sa pommette droite était augmentée d'un œuf de pigeon près d'éclore.

– Sacré client, hein ? continua Eric Valentin en fixant ses godasses délassées. J'ai eu les jetons quand je l'ai vu te tomber sur le râble. Un vrai rhinocéros ce mec. Mais en plus véloce.

Le compère de Marin marqua une pause pour se tourner vers lui et esquissa une vague mimique de compassion, avant de poursuivre en décroissant machinalement ses crampons.

– En tout cas, ta sortie de route a eu un effet hum... boeuf sur l'équipe. Après le looping dont tu nous as gratifiés, on les aurait bouffés tellement on en voulait. Et d'ailleurs on les a bouffés, non ?

– Si tu le dis... mais ne compte pas sur moi pour remettre le couvert. Je ne suis pas doué pour les figures libres.

Valentin gloussa en silence avant de se lever en s'appuyant sur la désormais mauvaise épaule de Marin, ce qui lui arracha un grognement de douleur.

– Merde, excuse Marin, j’avais oublié.

Marin Malvie aimait bien Eric. Habitué à partager l’essentiel de leur existence depuis les minimex jusqu’en équipe de France, ils étaient devenus une sorte de vieux couple, aussi complémentaires que dissemblables : Valentin, le demi de mêlée de poche virevoltant, plus roublard et teigneux qu’un équipage de flibustiers, et lui, le grand baraqué taciturne. Mais là, à vrai dire, Marin n’était pas d’humeur à subir les assiduités de son ami. Comprenant qu’il était temps de lâcher du lest, Eric se campa devant Marin et lui servit son sourire à fossettes avec lequel il désarçonnait inmanquablement les amazones les mieux accrochées.

– Bon, allez, je te laisse, faut que j’aïlle me faire belle.

Et il s’éloigna en remuant ostensiblement du popotin, une serviette nouée autour de la taille.

Désireux d’échapper à l’effervescence ambiante, Marin se leva à son tour et avisa un des coachs de son souhait d’aller prendre un bol d’air. Puis, il quitta le vestiaire et s’engagea dans l’escalier qui conduisait à la tribune présidentielle. Au débouché de l’escalier, il constata que sa solitude était toute relative. À l’heure où les gladiateurs avaient levé le camp, c’était au tour de l’armée de l’ombre d’investir l’arène. Le personnel d’entretien du Parc livrait bataille aux papiers gras.

Marin était en train d’observer le ballet méthodique des jardiniers déployés sur la pelouse lorsqu’un de ces gars du nettoyage lui passa sous le nez, ganté jusqu’au coude, sac poubelle dans une main et détritux dans l’autre. Le bonhomme en vert ramassait pêle-mêle le plus gros de ce qui traînait dans les travées. À un moment, Marin le vit s’arrêter pour feuilleter ce qui restait d’un journal qu’il venait de ramasser... Et son cerveau se mit tout à coup à cavalier par association d’idées.

– Journal... Magazine... Jaune le magazine... Et brune la fille qui le brandissait, noire même...

Marin balaya aussitôt du regard la tribune afin de localiser approximativement les places qu’occupait le couple pendant le

match. Sait-on jamais, ça ne coûte rien de vérifier. Enjambant les gradins, il grimpa en diagonale et tomba dessus. Bingo.

Le canard était coincé entre deux sièges et sa couverture était effectivement à dominante jaune. Elle représentait le fac-similé d'un autoportrait d'Antonin Artaud, le poète. Artaud le Momo, Toto le maudit, vieille connaissance...

En fait de magazine, c'était plutôt d'un catalogue qu'il s'agissait, celui d'une vente aux enchères qui devait se tenir à Drouot dans les jours à venir. Marin en inspecta le contenu page à page. Il n'y avait rien à en tirer, pas d'annotation ni de feuille volante insérée dedans. Rien à en tirer d'autre qu'une date et un souvenir.

La date, c'était le mardi suivant, jour annoncé de la vente exceptionnelle consacrée en totalité à ce postillonneur de génie. Quant au souvenir, c'était qu'Artaud avait été l'écrivain préféré de son frère Malo. Si Marin avait eu le moindre doute sur la réalité de sa découverte, celui-ci était à présent levé par ce rapprochement entre l'apparition qui lui avait sauté à la gueule et Antonin Artaud.

L'homme qu'il avait reconnu parmi des milliers de spectateurs, c'était bien Malo, son frère aîné, mort quinze ans plus tôt et pourtant bien vivant il y avait moins d'une heure...

Il ne fallut pas plus d'une fraction de seconde pour que Marin ait la prescience que sa vie en serait changée à jamais. Et ce n'était pas ce type massif et immobile, perché tout en haut de la tribune, qui l'aurait contredit. Mais Marin ignorait tout de la présence de ce quidam qui l'épiait, tapi dans l'ombre. La seule chose que Malvie distinguait avec netteté, c'était un point d'interrogation qui ne cessait de grandir et qui faisait des petits...

Quand il quitta l'enceinte du stade, le personnage en planque déplia sa carcasse engourdie et lui emboîta le pas à distance. Désormais, il n'allait plus le lâcher.